



Novembre 2014 - Noël TINAZZI – pour le spectacle Misanthrope

Alceste mis à nu

Au Théâtre de la Bastille, le collectif Koba!t offre une vision totalement neuve du « Misanthrope » tout en respectant et même magnifiant la langue de Molière. Le personnage d'Alceste et ses comparses sont surpris dans un moment de crise amoureuse et (ou) amicale.

Un grand classique de Molière, en alexandrins rimés, au Théâtre de la Bastille ? La maison de la rue de la Roquette nous a habitués à une programmation plus audacieuse. Mais au vu du spectacle donné par la Compagnie Koba!t, on révisé l'a-priori et on se dit que la pièce telle qu'elle y est jouée a toute sa place dans ce théâtre spot des avant-gardes. « Le Misanthrope » (1666) qui s'y donne en effet ne ressemble à rien de connu. Outre qu'il prend un sacré coup de jeune, Alceste y est mis à nu (à prendre aussi au sens propre du terme), gratté jusqu'à l'os, mis à vif dans sa douleur de vivre et d'aimer. Du coup, le sous-titre de la pièce : « L'Atrabilaire amoureux » prend tout son sens.

Pour leur première véritable mise en scène Thibault Perrenoud et Alice Zeniter, attachés aux auteurs qui dispensent « une parole scandaleuse, insensée, dissensuelle », disent avoir évité avant tout d'être dans la peur du monstre sacré. Evité aussi les références aux metteurs en scène qui se sont colletées au texte de Molière et des plus grands comme Jovet ou Vitez. S'en tenant à leurs « intuitions » ils ont monté « Le Misanthrope » comme un happening dont les acteurs surgissant de nulle part surprennent le public qui est disposé tout autour de la scène, en délimite l'espace et participe au décor. Des tables disposées de ci-là, couvertes de bouteilles, de couverts en plastique, de chips et marshmallows indiquent qu'on est à une fête, une teuf entre copains, surplombée par la sono qui dispense de temps à autre une musique très contemporaine.

L'agitation qui règne sur le plateau n'empêche pas la diction très travaillée des acteurs, respectant et magnifiant la langue de Molière avec les liaisons, les accents, les diérèses... Mais sans renoncer à la part de liberté liée à l'interprétation, aux « ruptures langagières » empruntées au discours contemporain parsemées de-ci, de-là.

Comme la scène des portraits de l'acte II transposée à notre époque, la cour de Louis XIV devenant le monde du théâtre contemporain. Les acteurs parlent donc de ce qu'ils connaissent, leur microcosme, avec ses médisances, ses mesquineries, sa veulerie, sa gloire aussi.

Pas de comédie de caractères ici, mais une pièce tragi-comique qui fouaille les personnages, en montre la complexité, suggère des hypothèses. Il s'agit de trouver la faille de chacun, y compris et surtout chez Alceste qui clame sans cesse son désir de sincérité. Dans ses accès de violence, celui-ci révèle sa souffrance, victime de son « amour extrême ». Plus qu'un trait de caractère, sa misanthropie apparaît comme le fruit de sa jalousie. « Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage », clame-t-il, pitoyable. Quant à Philinte, l'ami sincère, il penserait d'abord à se préserver, Célimène, l'aimée coquette, serait une hédoniste qui entend bien jouir au maximum de la vie, Arsinoé, la rivale, une pauvre fille en mal d'amour....

On est donc de plain-pied dans un moment de crise. Enjeu : l'échec de la relation amoureuse et (ou) amicale, c'est le sempiternel « ni avec toi ni sans toi ». Totalelement engagé dans le personnage d'Alceste Marc Arnaud ne se ménage pas, mettant à jour la violence du dépit amoureux. Mathieu Boisliveau est un Philinte tout en rondeurs, Aurore Paris une Célimène pétulante, Chloé Chevalier une Arsinoé retorse à l'envi...

Seul bémol pour ce spectacle en tous points attachant, l'étirement des dernières scènes qui alourdissent un peu le final.